

Une sonnerie stridente retentit du fond de ses rêves. L'inspecteur Pereira ouvrit difficilement un œil et étendit le bras dans la direction du maudit téléphone portable. Une plainte jaillit d'une gorge féminine. Du bout des doigts, Pereira saisit l'appareil et dit d'une voix rauque et endormie :

— *Estou, 'tou'*.

De l'autre côté retentit la voix suffisante du chef de Pereira, Resende Bettencourt, où perçait une anxiété et une irritation bien nettes :

— *Está, 'tá, 'tá² ?* Pereira, ici Resende, mais où êtes-vous donc fourré ? On vous cherche partout ! Une tuile, Pereira, une grosse tuile, Pereira ! L'illustre banquier Ornelas, vous savez bien, le gendre du célèbre Garcia Pinto a été retrouvé mort ce matin chez un certain docteur Parente, au Meco. Inutile de dire que ça va amener journalistes et toute la clique. Il faut faire vite ! Donnez-moi votre adresse et je vous envoie en renfort illico presto Moreira et Godinho. Il faut vous y

1. « Allô, allô » qui signifie « Je suis là. ».

2. Vous êtes là ?

rendre sur-le-champ. Je vous rejoins là-bas, un peu plus tard, O.K. ? Vous y allez mollo, évidemment. On touche au gratin, inspecteur-chef.

Resende Bettencourt raccrocha après avoir obtenu l'adresse présente de Pereira.

— Que se passe-t-il, Jerónimo ? demanda Alicia.

Elle n'entendit pas la réponse car Pereira était déjà sous la douche. Elle avait été surprise de retrouver la veille au soir une ancienne connaissance de collègue, la maman de Pereira, à un vernissage de la fameuse peintre portugaise Paula Rego, et encore plus de faire la rencontre de son fils, un inspecteur de police, au beau milieu de ces toiles merveilleuses. Il s'agissait d'une série sur des histoires populaires peuplées de créatures imaginaires. Des animaux très humains, ou plutôt des personnages bestiaux, peuplaient ces toiles aux coloris vifs, d'où émanait un humour décalé et ironique.

Mais la plus grande découverte, ce fut que ce petit bonhomme aux yeux brillants d'intelligence la kidnappa du vernissage pour lui faire passer une soirée intime tout à fait mémorable. Avec ses talons aiguilles de quinze centimètres, elle le dépassait d'une tête, et bien qu'elle fût plus jeune que son ancienne camarade de collègue, elle accumulait quand même quinze ans de plus que lui. Jerónimo ne semblait pas s'en apercevoir, ou bien son tact était tel qu'il n'abordait aucun thème qui puisse rappeler leur différence d'âge. On oubliait son mètre soixante car il débordait de confiance en lui. Bien proportionné, à la peau très blanche mais aux cheveux lisses d'ébène, il avait des traits réguliers et

agréables, d'où ressortaient des lèvres charnues et des yeux étincelants.

Pereira causait bien et paraissait au fait aussi bien de la peinture contemporaine portugaise que de la confection de cocktails. Ils avaient bu un bon nombre de caïpirinhas bien corsées et avaient disparu tout d'un coup.

Pereira l'avait prise subitement par la main et entraînée au *Clube Ferroviário*, l'équivalent du Club des cheminots, un long bâtiment des années 1940 en bordure du chemin de fer, aux abords de la gare internationale de Lisbonne, Santa Apolónia. Sur la terrasse qui offrait une vue superbe sur le Tage, un orchestre berçait de ses chants cap-verdiens les jeunes et les moins jeunes. Une brise tiède caressait musiciens et spectateurs, alors que de noirs nuages passaient en caravane haut dans le ciel. Alícia avait été enchantée par la culture de Pereira et son perpétuel sourire amusé. Il ne parlait jamais de lui mais semblait d'une curiosité inépuisable pour elle-même. Les caïpirinhas aidant, il l'avait naturellement raccompagnée chez elle.

En un instant, on sonnait à la porte et Pereira passait en trombe devant le lit en faisant des gestes théâtraux, sans doute pour évoquer un ultérieur appel de justification.

Au bas de l'immeuble Art déco du *Bairro Azul*, à quelques centaines de mètres du grand magasin *El Corte Inglés*, l'inspectrice Moreira intima à son supérieur de monter à bord, de boucler sa ceinture et de s'accrocher, avant de démarrer en trombe. Pereira exigea que la jeune femme change la musique, une espèce de pulsation basse

mais frénétique qui déchirait les tympan. L'inspecteur Godinho remercia bruyamment à l'arrière.

— Eh bien patron, on traîne dans les quartiers chics maintenant ? Fini la place de São Paulo et les bars à marins ? On fait dans la bourgeoisie huppée ?

Il travaillait depuis peu avec Moreira. Pereira avait du mal à établir le périmètre de ses relations. Sa jeune adjointe n'avait jamais connu la dictature, l'empire colonial et la bigoterie. Elle était de la génération du mariage pour tous et de la consommation légale du cannabis.

— Ah, encore une manifestation du côté de la place *Marquês de Pombal* ! s'exclama Moreira en freinant brusquement devant une file de voitures immobilisées. Je vais devoir ruser... Prenons des transversales... Ras-le-bol de ces grèves à répétition !

Moreira improvisa avec brio et réussit à gagner l'entrée du pont. En ce samedi matin du début de juin, la lumière était déjà très vive. Le Christ Roi, cet immense christ aux bras grands ouverts, brillait de tous ses feux de l'autre côté du pont du 25-Avril.

Bien que Pereira circulât depuis des années sur cette copie du pont du *Golden Gate* de San Francisco, il était toujours un peu ému en contemplant les points de vue majestueux sur l'embouchure du Tage. Certains disaient que Lisbonne et San Francisco étaient des pendants parfaits : même situation géographique à l'extrême ouest du continent, ville en relief en proie aux séismes et tramways pittoresques. La conduite de Moreira avait rapidement réveillé l'inspecteur avec ses accélérations brusques, ses coups de frein intempestifs

et ses changements continuels de voie. En plus, elle avait la mauvaise habitude de jurer à chaque dépassement.

C'était sans doute vrai cette rumeur qui faisait de Moreira une lesbienne, même s'ils n'en avaient jamais vraiment parlé ensemble. Pereira préférait maintenir une certaine distance avec la jeune femme aux cheveux courts, justement parce que cette dernière n'avait pas toujours conscience de la juste mesure. Moreira, c'était une génération sans complexe, qui exigeait et voulait toujours plus. Elle avait pour elle la familiarité avec les nouvelles technologies, notamment Internet.

Elle essayait de convaincre Pereira d'ouvrir une page Facebook, et avait réussi à ce que Resende Bettencourt soit son ami sur Facebook. Elle montrait des photographies de ses vacances et annonçait ses sorties publiques à venir. Son nez en trompette, de profil, lui donnait un air rebelle. Moreira était une jolie fille, bien découpée, avec de beaux yeux bleus. Godinho, c'était une autre musique. Godinho, aussi appelé *o gordo*¹ », à cause d'un tour de taille avantageux découlant d'un appétit féroce, correspondait à son physique en rondeurs : toujours calme et bien élevé, positif et optimiste incorrigible, il calmait les enthousiasmes et les excès de Moreira. Les gens se confiaient volontiers à Godinho, en voyant dans ce bon gros débonnaire un allié.

Un paquebot fendait l'eau sous le pont, en direction du grand large, tandis que des *cacilheiros*² orange faisaient la traversée entre les deux rives du fleuve. Chaque fois que Pereira traversait le Tage en bateau et débarquait sur

1. Le Gros.

2. Bataux qui relient les deux rives.

la *Margem Sul*¹, il ne pouvait se retenir de penser qu'il changeait de continent. Un je-ne-sais-quoi d'exotique, un palmier plus en évidence, une nonchalance plus perceptible le faisaient basculer en Afrique. Au loin, vers l'Atlantique, on apercevait très nettement du pont les plages de sable fin de Caparica. Une falaise ocre crépue de maquis bordait ces plages blondes.

— Moreira, vous avez l'adresse exacte ? demanda Pereira.

— C'est bon, chef, je me suis branchée sur le GPS, et en plus, Godinho connaît bien le coin.

— Vous savez ce que nous allons y faire, vous deux ? Resende vous a mis au parfum ?

— Non, il a dit que c'était une mission fort délicate et que nous allions recevoir nos instructions de votre part, répondit Moreira.

— Fort délicate, extrêmement délicate, très juste ! expliqua Pereira. Tenez-vous bien, on a retrouvé le fameux banquier Ornelas mort empoisonné ce matin chez un médecin qui a sa résidence secondaire à Meco. Godinho, appelle le médecin légiste, il nous faut une autopsie, de même que la police scientifique... Il va falloir tout retourner, tout vérifier... On a peu de temps, il faudra faire une déclaration à la presse et après, ça va vraiment être le bordel.

— C'est déjà fait, pour le toubib et les scientifiques, répondit Godinho. Resende les a déjà envoyés sur place. On devrait tous s'y retrouver à peu près au même moment.

1. Rive sud.

Moreira siffla entre ses lèvres, entre deux dépassements peu orthodoxes :

— C'est du beau linge, Ornelas. Lui qui venait de prendre la succession de son beau-père à la direction de la Banque industrielle et commerciale de l'*Ultramar*¹, la BICU. J'ai lu quelque part que la relation entre les deux hommes avait radicalement empiré depuis que le gendre entendait mener les affaires à sa manière. Il est aussi de notoriété publique que les deux hommes sont des grands pontes de Domus Christi, cette communauté élitiste qui érige le travail et la famille en saintetés, et dont on dit que les positions sont à la droite de l'extrême droite.

— Oui, mais il faut savoir que les meilleurs collègues de Lisbonne sont aux mains de Domus Christi, et que cette dernière ne reçoit pas forcément que des gens riches et influents. Il y a aussi des chauffeurs de taxi et des femmes de ménage, ajouta Godinho.

Godinho avait toujours des opinions équilibrées et l'étendue de ses connaissances pouvait surprendre.

— Bon, nous approchons, dit Pereira. Alors, je récapitule : vous deux ne parlez en aucun cas avec des journalistes, c'est moi seul qui m'en charge, en l'absence de Resende Bettencourt. Je vais interroger ce médecin qui a donné l'alerte, et vous, vous allez vous répartir les autres témoins potentiels. Allez jeter un coup d'œil chez les voisins, interrogez des gens du village, déterminez leur emploi du temps, etc. Je veux tout savoir de cette relation avec ce médecin et ce qu'il faisait avec lui à Meco. Compris ?

1. Outre-mer.

Entre Alfarim et le village du Meco, ils roulèrent doucement en écoutant les instructions du GPS, et s'arrêtèrent finalement devant un portail massif. Après qu'ils eurent sonné, la porte s'ouvrit sur un parc immense qui allait en descendant vers une maison ultra-moderne, surplombant l'océan, à environ huit cents mètres du rivage.

— Mazette ! dit Godinho en prenant une photo avec son téléphone portable. Il faut que je montre cette merveille à ma bourgeoise.

— Qui se ressemble s'assemble, persifla Moreira. Les riches se reproduisent entre eux, c'est bien connu.

La voiture roula doucement en direction de la maison, où les attendait un petit groupe. C'était un véritable paradis. Des haies d'hibiscus, des grappes de bougainvillées, des massifs de lantanas, une explosion de couleurs chatoyantes, sous les hauts pins parasols.

— Alexandre Parente, se présenta le docteur, alors que des policiers de la brigade scientifique allaient et venaient dans l'entrée.

Pereira fit les présentations, reconnut son collègue Taborda du labo ainsi que Paulista, le médecin légiste. En entrant dans la cuisine, il identifia le défunt, affalé au bas d'une table, plus émacié cependant que dans le souvenir qu'il en gardait de la presse. Les gars du labo prenaient des empreintes et fouillaient la maison, à la recherche d'indices.

Paulista aborda Pereira, devant le docteur Parente :

— Mort instantanée. Nous allons procéder à l'autopsie dès que nous pourrons transporter le cadavre au laboratoire. Avec un peu de chance, nous aurons les

résultats en fin d'après-midi. Mon confrère Parente dit qu'il était sorti pour aller chercher du pain frais quand ça s'est passé. Le décès a sans doute eu lieu sur le coup des 9 heures du matin.

Le docteur Parente, très brun, barbu, avec des yeux fuligineux, déclara d'une voix assez haut perchée et plutôt maniérée :

— Je l'ai retrouvé sans connaissance, sur le marbre, étendu sous la table du petit déjeuner. J'ai cru à un évanouissement, ou une crise cardiaque, mais malheureusement il avait déjà trépassé quand j'ai essayé quelques exercices de réanimation. C'est incompréhensible.

Il avait prononcé ces derniers mots en montant dans les aigus, comme pris par une rage soudaine.

— Excusez-moi, docteur Parente, dit Pereira. Y a-t-il d'autres personnes dans la maison qui pourraient avoir vu ou entendu quelque chose ?

— Eh bien, il se trouvait deux personnes sur les lieux : mon employée à résidence, Marina, et son mari Victor, un couple de Biélorusses qui s'occupent de la maison, depuis deux ans déjà, et qui sont de toute confiance.

Pereira fit un geste à ses collègues, qui se mirent aussitôt en branle.

— Docteur Parente, où pourrions-nous nous asseoir pour parler un moment s'il vous plaît ? demanda Pereira.

— Le mieux sera dans mon bureau, au premier étage, répondit le médecin.

Pereira suivit le docteur Parente le long de couloirs tapissés de tableaux d'art moderne. Fin connaisseur, il reconnut un Júlio Pomar et un Manuel Cargaleiro.

Le bureau était une pièce ronde surmontée d'un dôme couvert d'étoiles et offrant une vue incomparable sur la côte. Un poème était écrit le long du mur dans une spirale qui partait à mi-hauteur et s'achevait à la naissance d'une planète.

Pereira regarda avec attention et ne put s'empêcher de réciter en lisant les versets, ici mis bout à bout :

— « Je ne suis rien. Jamais je ne serai rien. Je ne puis vouloir être rien. Cela dit, je porte en moi tous les rêves du monde. »

Pereira ajouta tout haut :

— Le *Bureau de tabac*, d'Álvaro de Campos, ou plutôt son hétéronyme de chair et d'os, Fernando Pessoa.

— Bravo inspecteur, cela fait plaisir de recevoir un policier cultivé, s'écria Parente, visiblement surpris.

— Docteur Parente, je suis chargé de l'enquête, et je souhaiterais que vous me parliez de votre relation avec le banquier Ornelas, déclara Pereira. Je tiens à vous préciser que la réputation du défunt va nous rendre à tous la situation particulièrement difficile, et je vous recommanderai en premier lieu de ne pas vous adresser à la presse, et de me laisser ce soin. J'aimerais aussi que vous me disiez tout ce que vous savez, bref que vous n'omettiez rien, pour nous faire gagner à tous beaucoup de temps. Bon, commençons par le début, et dites-moi comment vous avez fait la connaissance de M. Ornelas.

Le docteur Parente regarda plus attentivement ce petit bonhomme qui compensait en assurance ce qui lui manquait en taille, et se confia :

— À vrai dire, je connais João depuis assez peu. Il était venu me consulter il y a environ trois ans, et j'avais

déte t  une leucémie. Il s'est soigné avec courage et a dissimulé la maladie, car il était ambitieux et il savait que le vieux Garcia Pinto lui tournerait le dos s'il le savait très malade. Mais Jo o avait une volonté d'acier, et dans le cas de cette maladie, la force de caractère est décisive. Il a finalement guéri. La relation médecin-patient s'est transformée assez rapidement en relation de confiance, puis d'amitié. Cela peut vous étonner mais il faut savoir que Jo o se sentait très seul, et il n'avait confiance en personne.

— Vous vous voyiez souvent ? Est-il normal qu'il passe la nuit chez vous, car je suppose que c'est le cas ? demanda Pereira, qui observait avec attention les réactions du médecin.

Alexandre Parente poussa un profond soupir, puis il se leva de son luxueux fauteuil Charles Eames et alla se poster à la fenêtre. Il commença avec une voix fluette et plaintive :

— Nous étions amants, monsieur l'inspecteur, et depuis que Jo o avait guéri de sa leucémie, nous essayions de nous rencontrer autant que possible, c'est-à-dire au moins un ou deux week-ends par mois. Il inventait des excuses professionnelles pour sa femme. Il a découvert son homosexualité avec moi. Vous connaissez, car c'est de notoriété publique, son appartenance à Domus Christi. Vous n' imaginez pas les problèmes de conscience qu'il pouvait avoir.

Pereira laissa un long silence suivre cette déclaration, puis il dit du bout des lèvres, très bas :

— Vous pensez qu'il s'est suicidé ?

— Je ne sais pas. C'est plausible. Je sais que les

problèmes à répétition avec son chenapan de beau-père le rendaient malade, que le mensonge permanent dans lequel il vivait le rendait très malheureux. Il se sentait pris au piège. En même temps, c'était un lutteur, un battant, comme il l'a prouvé dans sa maladie. Il avait une volonté impressionnante. Une volonté de fer. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme ça. En même temps, il pouvait se montrer immature, à côté de la plaque. Son éducation et son milieu l'ont plongé dans un monde fondamentalement faux. Il le reconnaissait d'ailleurs de plus en plus. Il me disait qu'en reprenant la direction générale de la BICU, il découvrait chaque jour de nouveaux mensonges, de nouvelles magouilles. Il ne supportait pas d'avoir été mené en bateau sur plus de quarante ans d'existence. « Ils m'ont volé ma vie, disait-il, ils ont fait de moi un pantin. » Il avait perdu complètement la foi. Il pleurait de rage quand il relisait des articles où il se mettait en avant comme un exemple pour les jeunes, quand il affirmait être une personne meilleure après chaque jour de travail, vivant expressément le message du Christ au quotidien. Et puis, il n'a même pas laissé de message. Rien.

Pereira sentait confusément que le docteur Parente lui disait la vérité, à savoir qu'il avait vraiment aimé le banquier Ornelas, après lui avoir sauvé la vie. Il fallait laisser Parente exprimer son deuil, sa frustration...

— Vous connaissez sa famille ? demanda Pereira.

— Non, à part ce qu'il m'en disait, et ce n'était pas reluisant. Il semblait prisonnier des rôles dans lesquels il s'était laissé enfermer. Mauvais mari, mauvais père, mauvais patron, mauvais chrétien. Il parlait de

changer de vie, de rompre avec le passé. C'est trop tard maintenant. Savez-vous que je suis communiste ? Non seulement João vivait une révolution sexuelle, mais encore devait-il entendre des opinions qu'il avait toujours considérées comme dangereuses. Je lui faisais la vie dure. Je lui demandais dans quelle mesure les offres de crédit alléchantes que la banque proposait aux classes moyennes allaient rendre ces dernières plus heureuses... Il représentait à mes yeux l'ennemi de classe, le grand bourgeois qui exploite le prolétariat. Je ne l'ai guère épargné de mes griefs. Je ne le laissais pas en paix. Car vous savez, ces grands banquiers sont des suceurs de sang, des gens indignes qui pillent les travailleurs. Mais qui s'en préoccupe aujourd'hui ? Mes anciens condisciples ont tous retourné leur veste. Je suis complètement isolé aujourd'hui, un excentrique d'un autre temps...

Le docteur Parente se lissa la barbe et regarda Pereira tel un coq de combat. On le sentait fier de son originalité et Pereira devinait un formidable snobisme arc-bouter son système de pensée.

— Pouvez-vous me décrire votre emploi du temps depuis que M. Ornelas est arrivé chez vous ce week-end ? demanda Pereira, qui souhaitait surprendre de nouveau le docteur avec une question factuelle.

— Il est arrivé au volant de sa Mercedes hier soir assez tard, vers 21 h 30, et nous avons été dîner au restaurant de la plage, selon notre habitude. Il était épuisé après sa semaine de travail. L'air de la plage lui faisait un bien fou. Ça le calmait terriblement. Je suppose que je ne lui laissais guère de répit, car j'exigeais qu'il quitte

son poste et fasse son coming out. Nous avons pris des *percebes*¹ car il adorait cela. Ça le faisait beaucoup rire de m'asperger de leur fluide iodé quand il les décapitait. Nous avons bu une bouteille de vin blanc et un verre d'*aguardente velha*², notre rituel de la fin de semaine.

— Vous l'avez trouvé tendu, différent d'à son habitude ? demanda Pereira.

— Non, il était au contraire plus en forme, plus libéré, plus combatif aussi. Il m'a même paru franchement plus serein que d'habitude.

— Et vous savez pourquoi il paraissait plus en confiance ? ajouta Pereira.

— Apparemment, il avait découvert des choses embarrassantes pour le vieux, des manœuvres pas très honnêtes, des secrets compromettants, mais je n'en sais pas plus. D'ailleurs, je ne comprends rien à ces histoires de finance internationale..., expliqua Parente.

— Et puis vous êtes rentrés, dit Pereira en se levant pour admirer une sculpture de Joana Vasconcelos.

— Nous sommes rentrés sur le coup de minuit, et nous nous sommes couchés peu après. Ce matin, je suis sorti pour acheter du pain frais et j'ai laissé João dans la cuisine. Vous savez la suite.

— Vous pensez qu'il s'agit d'un suicide ?

— Ça en a tout l'air.

— Néanmoins, nous n'avons pas trouvé de lettre d'adieu, ce qui est fort rare dans les cas de suicide.

— C'est étrange, en effet.

— Est-ce que vous avez l'intention de voyager dans

1. Des pousse-pieds, des crustacés.

2. Eau de vie vinicole.

les prochains jours ou prochaines semaines ? demanda encore Pereira, avec un petit sourire gêné.

— Non, je n'ai rien de prévu, répondit Parente.

— C'est aussi bien. Je vais vous demander de ne pas quitter le pays, car nous allons être appelés à nous revoir, jusqu'à ce que la lumière soit faite. Je suis clair, docteur Parente ? Je vous remercie de votre patience et je vais prendre votre numéro de téléphone portable. Maintenant, je vais vous demander de me montrer le chemin du rez-de-chaussée.

Alexandre Parente accompagna Pereira jusqu'à la cuisine, où le corps avait été retiré. Les types du labo montrèrent à Pereira le boîtier à médicaments du défunt, avec un casier vide pour le moment du petit déjeuner. Il semblait que le banquier Ornelas prenait un véritable cocktail de médicaments, avec près de quinze pilules par jour !

Pereira tint à se faire une idée nette des lieux et visita la maison de fond en comble.

Il inspecta avec soin la chambre et la salle de bains, vérifia les poches des vêtements et garda pour lui un agenda qui se trouvait dans une poche intérieure d'un sac de voyage.

Moreira et Godinho le retrouvèrent, et lui apprirent que les journalistes se pressaient devant le portail. Le téléphone portable sonna pour la deuxième fois de la matinée :

— Ici Resende, je me bats avec ces foutus journalistes pour entrer. Vous allez me faire un débriefing rapide pour qu'on puisse passer en direct au journal de 13 heures. Attendez-moi, j'arrive.

Resende Bettencourt, superintendant de la police judiciaire, numéro 2 de la PJ, né au sein d'une des meilleures familles lisboètes, avait noué des amitiés dans tous les camps politiques. Pereira le soupçonnait de s'être affilié secrètement au Parti socialiste, et il savait de source sûre son appartenance au corps des francs-maçons. Resende Bettencourt, bel homme aux traits patriciens, fit son arrivée avec son sourire le plus séduisant. Il se fit présenter au docteur Parente, qu'il avait déjà consulté et dont il connaissait bien la sœur, et il prit Pereira par le bras et l'éloigna dans un coin, tout en regardant avec attention les œuvres d'art exposées et en conservant un sourire faux plaqué sur le visage... Tout le monde se connaissait à Lisbonne, surtout dans un certain milieu... Pereira travaillait depuis trois ans sous les ordres directs de Resende Bettencourt et continuait à le découvrir, entrevoyant parfois des abîmes, et à d'autres moments, des sommets. L'homme était imprévisible, capable du meilleur comme du pire.

Le résumé de Pereira fut concis. Resende Bettencourt organisa aussitôt la conférence de presse, à la porte de la propriété.

Un modèle du genre. Le superintendant parla longtemps pour ne rien dire, et se refusa à répondre aux questions des journalistes. Il repartit aussitôt vers Lisbonne.

Pereira se retrouva seul à l'entrée de la propriété. Il savoura le calme revenu de cette belle journée. Il descendit tranquillement et retrouva le docteur Parente devant la maison.

Les brumes de Lisbonne

Parente était hystérique. De sa voix haut perchée, il s'écria :

— J'ai réfléchi, inspecteur, ils l'ont tué ! Ils l'ont empoisonné !

— Mais qui ça, docteur ?

— Eux, la famille, le beau-père, la femme, le beau-frère, comment pouvaient-ils accepter un pédé communiste dans la famille ?